

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edouard ZUMOFEN

La foi vécue

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1980, tome 76, p. 50-62

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La foi vécue

« Je crois en Dieu, mais je ne pratique pas ! »

Qui n'a pas entendu cette réflexion ? Sur les lèvres de ceux qui la profèrent, elle se veut sécurisante et donne bonne conscience. Elle devient même élégante dans le climat actuel de relativisme religieux, face au carrousel de toutes les religions du monde, introduit jusqu'au cœur de nos foyers par le canal de la télévision et de tous les médias modernes.

Elle met en jeu l'existence même de nos communautés chrétiennes. Elle est aussi révélatrice d'une anémie spirituelle qui menace sournoisement celui qui s'y complaît.

Pour en tenter l'analyse, je me réfère tout d'abord à un article fondamental de Karl Lehmann dans le numéro de mars 1977 de la revue « Communio ». Cette étude essaie de répondre à la question : « Qu'est-ce qu'une communauté chrétienne ? » J'en tire quelques lignes de force, utiles à notre propos sous les titres : la communauté chrétienne — son fondement — ses tâches — l'interaction de ses tâches.

C'est à cette lumière indispensable que j'aborde ensuite notre réflexion pour me demander s'il est possible de croire sans s'engager dans une authentique pratique religieuse.

Un problème précis surgit alors : celui des jeunes face à la pratique religieuse.

On ne peut pas réfléchir à tout cela sans se poser enfin la question de la vitalité de nos propres communautés chrétiennes. Je le fais en renversant la formule : « Je pratique, mais je ne crois pas ! » Ne faut-il pas écrire assez gros pour être vu de loin ?

La communauté chrétienne

Elle est le rassemblement dans l'unité de ceux qui confessent Jésus-Christ. Le Nouveau Testament les appelle : les saints, les élus, les appelés, la race choisie, le sacerdoce royal, le peuple saint, le Peuple de Dieu... La communauté chrétienne s'attribue ces noms, parce qu'elle a expérimenté dans sa foi qu'en elle Dieu a accompli sa promesse.

Cette unité de ceux qui confessent Jésus-Christ n'est plus fondée sur l'appartenance à une même nation. Ce qu'un tel rassemblement a de remarquable, c'est qu'il traverse races, cultures, différences linguistiques, couches sociales, toutes limitations naturelles ou politiques, pour former une unité nouvelle : une sorte **d'anticipation du rassemblement eschatologique** de tous les peuples à la fin des temps (cf. Mt 13, 49 ; 25, 32).

C'est dire tout de suite le caractère essentiellement **missionnaire** de la communauté chrétienne. Elle ne peut donc se fermer dans une vaine auto-suffisance. Elle ne sera la réunion, voulue par Dieu, du peuple nouveau que si elle se tourne résolument vers le monde à sauver. Elle ne se constitue pas d'abord comme une amicale de bons amis, mais pour annoncer à tous les hommes la Bonne Nouvelle. De même que l'Eglise, dans sa totalité, doit être pour l'ensemble de l'humanité « la lumière des nations », la communauté locale est appelée à devenir, dans son milieu concret, signe d'espérance pour tous les hommes.

Ainsi cette communauté devient-elle le microcosme de l'Eglise entière. Elle n'est pas simplement une partie de l'Eglise où ne se réaliseraient que quelques fonctions de l'organisation totale. L'Eglise, au sens plein, se réalise dans chaque communauté. Le Christ y est totalement présent.

Mais si chaque communauté est totalement l'Eglise du Christ, elle n'est pas isolée pour autant : par son origine et par sa mission, elle reste ouverte sur la communion de toutes les communautés pour échapper au danger de l'émiettement sectaire, dans la libre communication de la vérité à la fois unique et polyphonique.

Le fondement de la communauté

C'est Jésus-Christ, et lui seul, qui est le fondement de l'unité de la communauté. Les hommes ne peuvent se réunir dans toutes les dimensions d'une vraie communauté chrétienne que par Jésus-Christ. En lui, l'humanité a été réconciliée avec Dieu et avec elle-même. En lui, la haine est détruite ; et tout ce qui sépare les hommes peut être dépassé. L'évangéliste saint Jean est clair là-dessus : « Il fallait que Jésus meure pour la nation et non seulement pour elle, mais pour réunir dans l'unité les enfants de Dieu qui sont dispersés. » (Jn 11, 52)

Dans son incessant effort d'unification, le peuple de Dieu devra toujours tenir compte de l'initiative divine en Jésus-Christ. « Vous êtes le corps du Christ, écrit saint Paul aux Corinthiens (1 Cor 12, 27), et vous êtes ses membres, chacun pour sa part ! » La communauté chrétienne sera le corps du Christ dans la seule mesure où elle vivra intensément de la force de son Seigneur, qui s'est livré pour elle.

Fondée sur son Seigneur, la communauté l'est en même temps sur la foi des Apôtres et de leurs successeurs, les évêques : « Poursuivez donc votre route dans le Christ, Jésus le Seigneur, tel que vous l'avez reçu ! demande saint Paul aux Colossiens. Soyez enracinés et fondés en lui, affermis ainsi dans la foi telle qu'on vous l'a enseignée... » (Col 2, 6-7) Chaque évêque incarne l'unité de la communauté. Il la réunit autour de lui et, par la collégialité épiscopale, l'ouvre à l'Eglise universelle.

Les tâches de la communauté

Elles s'inspirent de la sobre description que saint Luc nous donne de la première communauté chrétienne dans les Actes des Apôtres : « Ils étaient assidus à l'enseignement des Apôtres, à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières. » (Actes 2, 42) Ces tâches fondamentales donnent à la communauté sa structure théologique, sans laquelle elle n'est pas. Elles sont au nombre de trois :

- l'écoute et l'annonce de la Parole de Dieu,
- le culte eucharistique,
- la charité fraternelle dans le service des frères.

Le service de la Parole

L'Evangile qu'il s'agit d'annoncer n'est pas un texte inerte. Ce qui est décisif, c'est que la Parole de Dieu attire à elle l'homme qui l'écoute et qu'elle s'exprime d'une façon nouvelle à travers la manière même dont il la vit. Dieu ne parle que pour susciter la réponse d'une écoute vivante. Vivante par la qualité d'une foi qui doit éclairer toute la vie humaine et en montrer le sens dans tous les domaines.

La communauté porte donc à travers tous ses membres la responsabilité de l'annonce de l'Evangile jusque dans l'acte du témoignage de la vie. A une époque où la ferme décision de confesser la foi a plus de poids que la connaissance des formules — sans mépris pour celles-ci — le rayonnement missionnaire d'une communauté chrétienne dépend du degré auquel ses membres sont capables d'interpréter leurs expériences profanes à la lumière de la foi.

L'annonce de la Parole de Dieu réussit partout où les chrétiens montrent par leur vie qu'il vaut la peine de vivre libéré de l'égoïsme, que le véritable renoncement n'emprisonne pas mais libère, qu'au milieu de l'affrontement impitoyable des intérêts, il se trouve des hommes et des femmes pour bâtir la paix et donner des raisons d'espérer.

Si la foi chrétienne ne veut pas se pétrifier en une pratique de pure convention, ni tourner au fanatisme déréglé, ni simplement mourir, elle doit sans cesse se laisser émonder et corriger par le message originel de Dieu.

Le culte eucharistique

On reconnaît la communauté chrétienne au degré auquel la souveraineté de l'amour de Jésus-Christ s'impose à elle et, par elle, à tout homme. Autant dire que la véritable communauté se révèle à travers sa manière de célébrer cet amour, surtout dans l'Eucharistie. Voilà signifiée l'importance d'un tel culte du côté de Dieu à magnifier.

Mais il devient urgent de reconnaître cette importance du côté de l'homme à mettre en état de célébrer. Dans ce monde follement sécularisé, tout se réduit à l'efficacité, au profit, au fonctionnel. Plus que

jamais il devient urgent pour l'homme de trouver un espace pour la gratuite louange, l'action de grâces, l'adoration : en un mot, pour l'Eucharistie.

La charité fraternelle

Jésus-Christ a voulu devenir le frère de tous les hommes sans distinction. Sa communauté — qui est le domaine où sa souveraineté s'exerce en ce monde — est impensable sans une fraternité qui dépasse toutes les limites géographiques et socioculturelles. La dignité, égale pour tous, que confère le nom de chrétien, montre déjà à quel point tous sont proches les uns des autres.

Par ailleurs, c'est dans la charité que la foi atteint son accomplissement. Seul, l'amour crucifié nous redonne la possibilité d'être réellement et pleinement ouverts les uns aux autres.

Aujourd'hui, la misère est souvent cachée. Il y a celle du Tiers-Monde qui crie plus bruyamment au secours, quand elle a la chance d'être répercutée par les médias. Mais il y a tant de détresses silencieuses autour de nous : malades, vieillards effectivement abandonnés, couples désunis, deuils, existences brisées... Toutes ces souffrances sollicitent l'amour humain sous sa forme la plus simple. Car le service organisé, institutionnel, risque toujours d'étouffer la proximité fraternelle sous la routine d'une aide impersonnelle.

Enfin, si la communauté veut être le signe de l'amour pour tous les hommes, elle doit exercer sa charité à l'égard de ceux-là mêmes qui ne partagent pas sa foi.

Interaction des tâches de la communauté

Ce qui permet le mieux de mesurer l'état d'une communauté, c'est la justesse du rapport mutuel entre ces trois fonctions qui sont intimement nécessaires l'une à l'autre.

En effet, quand l'annonce de l'Évangile ne s'enracine pas dans la contemplation et la célébration de l'amour de Dieu, elle tourne au bavardage insignifiant. Et quand cette même annonce ne se garde plus dans la charité, elle devient idéologie.

D'autre part, un culte qui n'est plus porté par la Parole vivante se dessèche et devient simple rite. Et une liturgie qui n'appelle pas au service fraternel et universel devient le culte qu'une communauté introvertie se rend à elle-même.

Enfin, la force de se donner, le courage de la charité se paralysent, si la Parole de Dieu ne les réveille et ne les rajeunit. Et l'action caritative sans l'amour de Dieu devient vite œuvre purement légaliste.

« Je crois, mais je ne pratique pas ! »

Devenue très courante, cette réflexion mérite un examen approfondi à la lumière des éléments que vient de nous apporter Karl Lehmann sur la communauté chrétienne.

« Je crois, mais je ne pratique pas ! » nous dit-on. Je répondrai par une simple question : « Mais à quel Dieu croyez-vous ? » Je doute en effet sérieusement que ce soit le vrai Dieu, le Dieu que nous révèle Jésus-Christ. Ce Dieu est en effet essentiellement Père qui vit avec le Fils une éternelle communion d'amour dans l'Esprit-Saint. Or, il nous a créés, nous les hommes, à son image. Nous sommes donc appelés à vivre avec Lui et avec tous les hommes une communauté d'amour. Depuis la plus tendre enfance jusque dans l'extrême vieillesse, l'être humain n'est qu'un cri d'appel vers une communion de tendresse dans l'unité. Et cet appel fait éclater toutes les frontières, qu'elles soient familiales ou nationales.

Il suffit de revoir les phases historiques de cette immense explosion d'amour que fut l'éclosion du christianisme dans le bassin méditerranéen, pour se convaincre que la foi est le germe d'une mise en mouvement, d'une mobilisation concrète du cœur, battant au rythme de l'amour trinitaire.

Dans ce pur élan vers l'autre qui constitue sa vie propre, cet amour trinitaire rend ainsi notre foi en Dieu inséparable d'une pratique qui nous ouvre à la communauté des autres, de tous les autres, et nous y engage.

« Soit ! nous dira-t-on. Mais pour cette ouverture aux autres, il n'y a pas besoin d'une Eglise : on peut être charitable sans être bigot... »

La bigoterie est « une dévotion étroite et pointilleuse », nous affirme le dictionnaire. Il n'y a donc rien à chercher de ce côté-là, c'est vrai. Mais pour nos objecteurs, tout pratiquant est bigot. Il y a ici abus sur les termes pour mieux échapper aux exigences qu'on devine et que l'on craint d'une authentique pratique religieuse. Car celle-ci doit faire reculer notre égoïsme jusque dans ses derniers retranchements pour nous ouvrir à une charité surhumaine, universelle : « Plus de mensonge entre vous, écrit saint Paul aux Colossiens (3, 9-11), car vous vous êtes dépouillés du vieil homme, avec ses pratiques, et vous avez revêtu l'homme nouveau, celui qui, pour accéder à la connaissance, ne cesse d'être renouvelé à l'image de son Créateur ; là, il n'y a plus Grec et Juif, circoncis et incirconcis, barbare, Sythe, esclave, homme libre, mais le Christ : il est tout et en tous. »

Une telle charité accule à une si radicale mort à soi-même qu'elle ne s'explique pas en dehors d'une espérance de résurrection. Elle est proprement impossible sans la victoire du Crucifié par amour et sans l'effusion de son cœur transpercé pour la transfiguration du nôtre.

Le Christ est bien le seul fondement du rassemblement des hommes en authentique communauté de charité.

« D'accord pour le Christ ! nous concèdera-t-on encore. Mais... les curés ? ! » Et à travers cette expression, papes, évêques, prêtres, tous sont mis dans le même sac. On veut bien reconnaître à l'Evangile une sagesse transcendante, comme intemporelle, mais sans la médiation de tout ce personnel d'Eglise. Et l'on pense qu'il suffit d'être « en direct » avec le Christ et son Evangile pour atteindre l'essentiel.

C'est oublier que l'Evangile lui-même n'est que l'écho de la parole du Christ dans le cœur des Apôtres et de la communauté primitive. Un écho fidèle sans doute, confirmant bien la prophétie du Christ aux

Apôtres : « Qui vous écoute, m'écoute... » Mais c'est en même temps l'écho d'une première communauté d'accueil de cette parole et la preuve que cette parole est vivante et vivifiante. Ainsi, des premiers disciples à nos communautés actuelles, l'incarnation de Jésus-Christ continue soit par le relais d'un magistère ecclésial qui veille au dépôt de la foi tout en ayant à le crier sur les toits, soit au travers de paroisses qui, chacune d'elles, sont microcosmes d'Eglise et nous donnent tout le Christ.

On connaît la difficulté de grands esprits, à l'heure de leur conversion, face à la pratique religieuse concrète qu'il s'agit d'accepter dans la paroisse du coin. Ce fut le cas du philosophe Maritain et de tant d'autres, comme Paul Claudel écrivant à son ami Gabriel Frizeau :

... Une conversion n'est pas une affaire de paroles ni d'objections à résoudre plus ou moins ingénieusement ; pour une dont vous serez venu à bout, il y en aura dix qui se présenteront à la place. Il y a un grand parti à prendre d'un cœur hilare et héroïque... Confessez-vous ! C'est une grâce qui ne fait jamais défaut aux convertis que de trouver immédiatement le confesseur qui leur convient ; je l'ai éprouvé moi-même, comme Huysmans, comme bien d'autres. Communiez le plus souvent possible. Prenez et mangez ! Buvez la vie à sa source et tous vos doutes vous paraîtront des choses bien vides et bien misérables. Humiliez-vous ! pratiquez les dévotions les plus humbles, le chemin de croix, le scapulaire, et surtout le rosaire qui est une invention admirable. Repaissez-vous tous les jours de ce drame sublime qu'est la messe. Enfin contraignez-vous de vive force, ce qui est le plus pénible sans doute à des hommes comme vous et moi, aux œuvres de charité ; faites partie par exemple d'une Société de Saint-Vincent de Paul. Là est le secret d'une vie intérieure abondante...

Paul Claudel nous communique ici une précieuse prise de conscience, celle-là même qui brûla le cœur des Apôtres. Saint Jean nous en donne le résumé fulgurant, saisi sur les lèvres mêmes du Christ : « Celui qui fait la vérité vient à la lumière... » (Jn 3, 21) Cette parole conclut l'entretien de Jésus avec Nicodème, un intellectuel de son temps. Oui ! la vérité, c'est aussi quelque chose à faire. C'est surtout QUELQU'UN vers lequel il faut se mettre en marche ; c'est venir à la lumière qu'il est en toute sa personne, paroles et actes inséparablement.

Et dans cette mobilisation totale de nous-mêmes, c'est chaque pas en avant, concrètement, qui donne de la vérité entrevue une connaissance plus éclairante. Cela fait dire à Kierkegaard ce mot à l'emporte-pièce : « On vit en avant et on comprend en arrière... » Et Newmann priait ainsi :

« Je ne vous demande pas, Seigneur, de me montrer d'un coup le lointain horizon : un seul pas me suffit. » Cette intuition indispensable se retrouve dans le cœur des plus petits, des plus humbles dans le Royaume du Seigneur, comme ce disciple de Chiara Lubich, fondatrice du mouvement des « focolari » : « Quand un enfant apprend l'alphabet, disait-il à une âme en recherche, il épelle une lettre après l'autre. Toi, prends une parole de l'Evangile et mets-la en pratique ! »

Les jeunes et la pratique religieuse

Il est une réaction que l'on surprend souvent de la part des jeunes, à propos de la messe dominicale surtout : « Je ne vois pas pourquoi j'irais à la messe si je n'en ai pas envie. Je suis sincère au moins. Les " vieux " y vont par obligation. Tous des hypocrites... »

Ce mot de « sincérité » est devenu magique aujourd'hui, jusqu'à tromper trop d'éducateurs eux-mêmes qui trompent, à leur tour, les jeunes ou les sécurisent dans leur courte vue avec une demi-vérité. Et il n'y a rien de pire que des demi-vérités...

Car, qu'est-ce que la sincérité ? C'est cette droiture qui nous fait agir selon notre conscience. Bonne qualité en vérité, mais insuffisante. Car on peut se tromper avec beaucoup de sincérité. Vérité et sincérité ne se confondent pas. Il reste à garantir en effet toute cette élémentaire respiration de l'âme vers la vérité qui éclaire d'abord la conscience pour susciter ensuite un agir lui-même toujours plus vrai, parce que toujours plus conforme à cette conscience. C'est ainsi qu'il faut avoir le courage de faire toute la vérité sur l'homme dans son dialogue avec Dieu. Il vaut la peine alors de relire ici une page admirable sur la réalité de l'homme devant la prière. Une page qui vaut à plus forte raison pour la prière par excellence qu'est le Sacrifice eucharistique. Elle est écrite par Romano Guardini, un grand spirituel, dans son livre *Initiation à la prière* (pp. 20-22, Collection « Livre de vie », n° 14) :

Il y a dans l'attitude de l'homme vis-à-vis des réalités religieuses une inquiétante contradiction. L'homme a besoin de Dieu. Il le sait, et il cherche Celui qui l'a créé et dont la puissance le fait vivre. Et cependant il veut ignorer cette relation essentielle. Il cherche à fuir Dieu, il s'oppose à Lui.

Cette contradiction se manifeste aussi dans son attitude envers la prière. Aussitôt que l'homme reconnaît et accomplit le service sacré de la prière, il se sent dans le vrai, il est heureux. Et malgré cela, il esquivé la prière chaque fois qu'il le peut.

Il y a bien des raisons à cela : avant tout celle qu'on ne perçoit pas Dieu, ou plus exactement qu'on ne Le perçoit pas de la même manière que les choses et les hommes. Ces derniers sont là. Ils sont tout près, ils travaillent et ils agissent. On est en contact immédiat avec eux. Les sens peuvent les saisir. La volonté et l'instinct ont prise sur eux, de sorte que les échanges s'établissent spontanément avec eux. Dieu est bien présent, plus réellement qu'aucun objet, mais il est à la fois visible et caché. C'est l'œil de la foi qui Le voit. C'est le cœur qui en a l'expérience par l'amour. Mais cet œil est souvent voilé, le cœur appesanti, de sorte qu'il n'y a ni expérience, ni intuition de Dieu. Dans ce cas, c'est uniquement sur notre fidélité que repose le commerce avec Lui, lorsque nous ne trouvons en apparence que vide et que ténèbres, et cela est très pénible. C'est là un grand mystère. Comment l'homme, vivant de Dieu, a-t-il cependant tant de mal à entrer en rapport avec Lui ? Bien plus, il éprouve même de la répugnance à le faire et saisit n'importe quel prétexte pour y échapper !

Or, si l'homme se contente de suivre son penchant, il n'éprouvera bientôt plus aucun besoin de prier. Et il est alors bien dangereux de dire qu'il est dans la sincérité, et qu'il vaut mieux se conformer à cette spontanéité que de se forcer. On ne serait en droit de parler de la sorte que si l'homme pouvait se fier à ses sentiments religieux. Mais le peut-il ?

Un malade est-il dans le vrai lorsqu'il obéit à son « impression » ? Tout homme de bon sens dira que cette impression est elle-même suspecte. Il faut donc que le malade, se fondant sur un jugement plus sûr, celui d'un médecin expérimenté, se fixe une discipline et s'y conforme. C'est ainsi qu'il guérira, et ses impressions avec lui. C'est alors qu'il pourra se fier à elles.

Il en va exactement de même pour nous, car notre attitude vis-à-vis de Dieu et du monde n'est pas saine. Nous ne pouvons pas prendre notre sentiment spontané comme guide de notre attitude religieuse. Il est nécessaire à un jugement éclairé, et que, ce faisant, nous guérissions, nous et notre sentiment. La prétendue sincérité qui obéit aux mouvements « intérieurs », n'est bien souvent qu'un refus de la Vérité.

Dans la prière comme ailleurs, nous devons donc chercher à reconnaître le bien et nous y conformer dans la vérité et la fidélité, par une victoire sur nous-mêmes...

Une telle analyse repose sur la vision la plus réaliste de l'homme, de sa nature complexe et pécheresse. De grâce, qu'on n'en prive pas le regard des jeunes ! Ce serait leur préparer des lendemains cruels, aussi cruels que fut naïve notre intention de les épargner. Me permettra-t-on une nouvelle citation ? Elle est d'un prêtre qui savait tenir en haleine des jeunes en retraite spirituelle pendant des heures entières.

Je ne connais pas de langage plus lucide et plus percutant pour définir cette condition humaine sans la flatter ni l'écraser. Ce passage est tiré d'une simple correspondance de direction spirituelle, dans *A l'écoute du silence*, livre écrit par France du Guérand à la mémoire de celui que je nommerai enfin, Maurice Zundel :

L'homme est une fusée à trois étages : physiologique, psychologique, et personnelle. Les deux premiers sont préfabriqués. Le troisième est une simple possibilité, une exigence, une aimantation, une polarité, une vocation. C'est à cet étage (le troisième) que se situent tout l'humain et tout le divin. Si on les cherche ailleurs, on est sûr de ne pas les trouver. Ne vous étonnez pas que vos deux premiers étages soient ce mélange confus, incohérent, océanique, plein d'adhérences égocentriques, d'émotions larmoyantes et de tempêtes cosmiques. Nous en sommes tous là. Il faut prendre simplement conscience que ce n'est pas nous, que notre vrai moi nous attend au troisième étage, dans le dialogue avec la divine Pauvreté, et que c'est le Visage de l'Unique qu'il s'agit de sauver, en laissant tomber avec une lucide indifférence tout le bruit des étages inférieurs...

Si l'on prend la peine — au cœur d'une retraite surtout — d'évoquer ce Visage de la divine Pauvreté à l'heure de sa manifestation la plus décisive, l'heure de Gethsémani, on peut se faire comprendre auprès des jeunes, avec la grâce de Dieu, au niveau de la foi pure.

Oui, que valent leurs revendications d'ambiance, de coude à coude, de relents de guitare ? Que valent leurs envies ou leurs non-envies et leurs sincérités successives devant Celui qui vomit sa répugnance par tous les pores de sa peau dans la sueur de sang pour prendre en main fermement son humanité avec toute sa sensibilité et pour l'offrir à la volonté de son Père ? Quand on a compris que la messe est le rendez-vous avec Quelqu'un qui ne cesse de nous aimer jusque-là et sans attendre que nous soyons aimables, pour nous rendre capables à notre tour d'un amour pareillement lucide et dépouillé, alors tout change. Et nous donnons aux autres la chance de découvrir sur notre propre visage celui de la divine Pauvreté...

« Je pratique, mais je ne crois pas ! »

Nos communautés, paroissiales ou religieuses, nos propres personnes, sont-elles le visage d'un Dieu de communion ? Que vaut notre « pratique religieuse » comme reflet de ce visage ? Célèbre-t-elle une foi profonde ? Il est urgent de se poser la question. Car on peut se demander si la

réflexion analysée jusqu'ici : « Je crois, mais je ne pratique pas ! » n'est pas suscitée souvent par une attitude des chrétiens, qui, à la limite, pourrait se faire stigmatiser par la même formule, mais renversée : « Je pratique, mais je ne crois pas ! »

Pour mener cet indispensable examen de conscience, il faut relire ce que dit Karl Lehmann sur l'interaction des tâches dans la communauté. Rappelons-le : ce qui permet le mieux de mesurer l'état d'une communauté, c'est la justesse du rapport mutuel entre les trois fonctions — service de la Parole, culte Eucharistique, charité fraternelle — fonctions qui sont intimement nécessaires l'une à l'autre. C'est parce qu'elles étaient inséparables et cohérentes dans la communauté chrétienne primitive que « le Seigneur adjoignait chaque jour à la communauté ceux qui trouvaient le salut » (Ac 2, 47).

Or, n'est-ce pas parce que l'on a séparé ce que, là aussi, Dieu a uni qu'on rencontre aujourd'hui ces deux extrêmes dans la maladie de la communauté : une foi figée, une foi exsangue ?

Foi figée : c'est le cas de ces communautés toujours allergiques à un sain *aggiornamento*, sans participation active de l'assemblée des fidèles ou du laïcat dans la proclamation de la Parole de Dieu, sans actualisation concrète de cette Parole dans l'homélie, sans adaptation du langage aux âges en présence, sans appel à la créativité des jeunes pour des célébrations un peu plus variées, sans confiance au dynamisme général pour des œuvres de charité dans la paroisse.

Foi exsangue : c'est le cas des communautés qui se croient vivantes parce que cela « bouge » dans tous les secteurs, mais en surface. Là, l'aspect social envahit tout jusqu'au service de la Parole, monopolisée dans un horizontalisme exaspérant. Et les célébrations bourdonnent si bien qu'il n'y a plus de place pour le silence et que l'homme y cherche en vain « un espace pour la gratuite louange, l'action de grâces, l'adoration ».

Communautés aux deux extrêmes, chacune doit chercher son authentique visage dans le seul miroir qui lui dira la vérité : celui de l'Évangile où le Seigneur ramène tout à l'essentiel dans l'harmonie de toutes les valeurs. Saint Luc nous en donne un raccourci fulgurant, dans son chapitre 10 aux versets 25-42. Un légiste demande au Seigneur ce qu'il

doit faire pour avoir la vie éternelle. La réponse est simple : c'est l'amour absolu de Dieu et l'amour du prochain comme soi-même.

Une parabole éclaire ce dernier : le bon Samaritain. Le ritualisme replié sur lui-même y est dénoncé à travers l'attitude des prêtres en présence. Et la charité active éclate sobrement à travers sept verbes d'action dont le sujet est un étranger maudit par les Juifs, et l'objet : un homme, un « n'importe qui ». Là aussi, une question renversée : « Lequel des trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme qui était tombé aux mains des brigands ? » La communauté authentique n'a pas à se centrer sur elle-même pour se demander : « Qui est mon prochain ? » Comme le Samaritain, elle n'a pas à savoir qui lui est proche, mais elle « approche » et... de tout homme, pour « faire la bonté avec lui » selon l'expression littérale de ce passage au verset 37.

Le commentaire de saint Luc au commandement de l'amour ne s'arrête pas là. Il reste l'amour de Dieu à définir dans une attitude irremplaçable : celle de Marie, sœur de Lazare, aux pieds de Jésus. Dieu sait si Marthe est active et semble devoir recueillir tous les éloges d'un Christ qui vient de dire au légiste : « Va, et, toi aussi, fais de même ! » Mais Jésus voit l'excès, la maladie de son action dans son agitation : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites... Marie a choisi la meilleure part ! »

Et que fait cette privilégiée ? Elle prend le temps de s'asseoir pour écouter la Parole du Verbe incarné.

Edouard Zumofen